

Mais Armand n'admit point une semblable hypothèse. Il se souvenait du regard de haine que lui avait jeté Andrea en quittant la maison de son père : de ce défi que le déshérité portait au spoliateur, et il sentait bien que la lutte n'était point finie et qu'un homme de la trempe du vicomte vivrait pour se venger, sa vie lui fut-elle devenue odieuse. Il s'attendait donc à le voir reparaitre comme un démon acharné, et dans ce Paris immense où il s'était imposé la plus noble tâche, le comte de Kergaz devinait que son adversaire se montrerait quelque jour ardent à la lutte et prêt à tenir son serment, de convertir en champ de bataille cette Babylone nouvelle, où le mal et le bien seraient éternellement aux prises. Jusqu'alors, et quelque dangereux que put être Andrea, Armand avait attendu son ennemi de pied fermé, acceptant d'avance cet étrange combat, fort de cette conviction que le crime finit toujours par succomber ; mais en ce moment, alors que le souvenir de Marthe venait se mêler pour lui au souvenir de Jeanne, le comte Armand de Kergaz, le loyal et le brave, l'homme sans reproche comme il était sans peur tout à l'heure, fut pris d'un frisson d'épouvante.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, si j'allais aimer Jeanne, et que cet homme... appartenût... qu'il devinât mon amour, que c'est une jeune fille chaste et pure, et naïve comme l'est toujours la vertu, vint à trouver un soir sur son chemin ce démon à visage d'ange, ce corrompteur au langage de séraphin, cet impie qui a tué ma mère, qui était la sienne, et séduisit la semplice que j'aimais...

Et cette pensée, après avoir fait trembler Armand, souleva en lui un ouragan de colère.

## XXII

## GERTRUDE

Avant d'aller plus loin, transportons-nous rue Meslay, et pénétrons au moment dans le modeste logis de mademoiselle de Balder.

Une petite antichambre de quelques pieds carrés précédait une salle à manger dont Jeanne avait fait un salon : à droite, une porte conduisait à la chambre à coucher de la jeune fille ; à gauche était la cuisine, et un cabinet noir où Gertrude faisait son lit.

Rien n'était plus modeste que ce petit appartement : du papier à soixante centimes le rouleau couvrait les murs, les portes et les croisées étaient pointées en gris, et le parquet était remplacé par un affreux carreau rouge, passé à l'encaustique.

C'était, à vrai dire, un logement d'ouvrier ; mais Jeanne, en y transportant les débris de son mobilier, — mobilier jadis fort beau et qui s'était en allé pièce à pièce, surtout depuis la mort du colonel, — lui avait donné une apparence presque opulente, c'est-à-dire à sa petitesse et à la modestie de ses décorations. Un meuble en velours, soigneusement couvert de housse grise, et que Gertrude époussetait minutieusement chaque jour, avait pris place dans la salle à manger, convertie en salon. Un tapis un peu fané de ton et commençant à montrer la corde avait dissimulé les briques rouges ; des rideaux de soie, un peu décolorés il est vrai, garnissaient les croisées.

Au milieu, un guéridon d'acajou, dont la forme un peu lourde rappelait les meubles du premier empire, supportait quelques livres, un album, une boîte de pastilles : dans un coin, on voyait encore un cahier rempli de musique, mais le piano avait disparu. Jeanne avait été contrainte de le vendre pour payer les dettes qu'elle avait contractées durant la maladie de sa mère, se réservant d'en louer un peu plus tard, lorsque Cerise lui aurait procuré de l'ouvrage.

La chambre à coucher de la jeune fille était en damas bleu. Un grand christ en ivoire, relique de famille, était appendu au chevet de son lit, entre une branche de buis bénit et les deux croix de son père, celle de Saint Louis et celle d'officier de la Légion d'honneur.

Tout cela était impuissant à dissimuler une gêne profonde. Dès le matin, Gertrude, une femme encore robuste malgré

ses cinquante ans, ayant conservé l'emberpoint et le visage des campagnards, bien qu'elle fût venue à Paris dès son jeune âge. Gertrude se mettait à la besogne, cirait, frottait, époussetait, préparait l'humble déjeuner de sa chère maîtresse, puis donnait un coup d'œil au linge, qu'elle raccommodait avec le plus grand soin, et, tout cela fini, elle entrat sur la pointe du pied dans la chambre à coucher de Jeanne qui se levait tard : c'était peut-être la seule habitude qu'elle eût conservée de son ancienne aisance.

Cependant, le lendemain du jour où la jeune fille avait accompagné Cerise à Belleville, et où Armand de Kergaz lui avait offert le bras jusqu'à sa porte, la vieille Gertrude était à peine levée, qu'elle vit apparaître Jeanne déjà habillée, déjà coiffée.

— Jésus Dieu ! s'écria la pauvre servante, qu'avez-vous donc, mademoiselle, que, vous vous levez si matin ?

— Je me suis éveillée de bonne heure et je me suis levée, ma bonne Gertrude.

— Comment ! sans feu dans votre chambre ? Quelle imprudence.

— Bah ! fit Jeanne en souriant, je n'ai pas eu froid.

— Vous étiez déjà enroulée. Mais pourquoi ne m'avez-vous point appelée... pourquoi ?

— Rassure-toi, dit la jeune fille, je ne suis plus enroulée : et comme il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, je veux désormais me lever de grand matin.

— Vous lever à ce grand matin, Seigneur !... et pourquoi faire ?

— Ah ! fit Jeanne, ceci est tout un gros secret que je vais te confier, ma bonne Gertrude, surtout si tu me promets de ne pas gronder encore en prenant ta méchante voix.

— Jésus Dieu ! mademoiselle, pouvez-vous parler ainsi ? murmura la vieille servante en prenant dans sa grosse main la main blanche et longue de Jeanne et la portant respectueusement à ses lèvres. Moi, vous gronder !

— Donc, reprit la jeune fille d'un ton caressant, si je ne te dis quelque chose de bien étrange pour toi, tu ne te fâcheras pas ?

Gertrude enveloppa sa jeune maîtresse de ce regard dévoué et rempli de suaves tendresses que le chien fidèle lève sur son maître.

— Bonne Gertrude, poursuivit Jeanne, sais-tu que tu te donnes bien de la peine depuis longtemps, et que tu travailles toujours comme si tu n'avais que vingt ans ? Notre petit ménage te prend les trois quarts de la journée, et tu travailles encore le soir pour gagner de l'argent.

— Je travaille avec tant de joie ! mademoiselle, murmura la servante qui, en effet, travaillait chaque soir jusqu'à minuit pour gagner soixante-quinze centimes à un ingrat ouvrage de couture. Et puis, voyez-vous, le travail, c'est ma vie, à moi. Je m'ennuierais à ne rien faire.

— C'est ce que je me dis, interrompit la jeune fille d'une voix calme, et moi qui ne travaille pas, ma bonne Gertrude, je m'ennuie très fort.

— Vous n'êtes pas faite pour travailler, mademoiselle ! s'écria la vieille servante avec vivacité. Cela ne se peut pas, cela ne saurait être. D'ailleurs, si vous voulez vous occuper, n'avez-vous pas votre boîte à couleurs, vos livres, votre...

Gertrude s'arrêta tout émue ; elle se souvenait que le piano était vendu.

— Mais, dit Jeanne avec gravité, je suis allée voir hier, tu le sais, la petite Cerise, et elle m'a promis de m'avoir de l'ouvrage.

— Jésus Dieu ! s'écria Gertrude indignée, vous, travailler, mademoiselle ! vous, gagner votre vie tant que je serai là, moi, Ah ! jamais... jamais !

— T... «... bien, dit Jeanne avec tristesse, tu m'avais promis ac... as gronder comme à ton ordinaire, et tu ne me tiens pas parole.